

**Directeurs-Gérants :**  
**F. DE RODAYS** & **A. PÉRIER**  
 Rédacteur en chef. Administrateur.  
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :  
**Gaston CALMETTE**  
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction  
 102.47 Administration  
 ANNONCES ET RÉCLAMES  
 Agence P. DOLLINGEN, 18, rue Grange-Batelière

# LE FIGARO

**H. DE VILLEMESANT**  
 Fondateur  
 REDACTION  
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ  
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS  
 ABONNEMENT  
 Trois Mois 15 30 60  
 Six Mois 28 56 112  
 Un An 52 104 208  
 Sols, Seine-et-Oise 15 30 60  
 Départements 18 36 72  
 Union Postale 21 42 84  
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## Nouveau Ministère

Le nouveau ministère est enfin constitué. M. Waldeck-Rousseau ayant résolu d'écarter ceux que M. Brisson appelle « les perdifs », peu d'heures lui ont suffi pour mener à bien sa combinaison.

Hier matin, vers dix heures, il acceptait de reprendre ses négociations interrompues, hier soir, à six heures, les nouveaux ministres, à l'exception du général de Gallifet, se réunissaient aux affaires étrangères et se rendaient ensuite à l'Élysée où M. Waldeck-Rousseau présentait ses collaborateurs au Président de la République.

On communiquait ensuite à la presse la note suivante :

Voici la composition du nouveau ministère :

Présidence du Conseil, intérieur et cultes...	MM.
Justice	Waldeck-Rousseau
Affaires étrangères	Monis
Guerre	Delcassé
Marine	Gil de Gallifet
Finances	de Lanessan
Instruction publique et beaux-arts	Caillaux
Travaux publics	Leygues
Commerce	Pierre Baudin
Agriculture	Millerand
Colonies	Jean Dupuy
Sous-secrétaire d'Etat aux postes et télégraphes	Decrais
	Mougeot

Toutes les variétés de l'opinion républicaine, depuis le rose le plus tendre jusqu'au rouge le plus vif, depuis MM. Caillaux et Decrais jusqu'à MM. Baudin et Millerand, sont représentées. C'est là, incontestablement, ce qui constitue la principale originalité du nouveau ministère. Comme on l'a dit quelques minutes après sa naissance : c'est le comble de la concentration.

Il est incontestable que s'il s'agissait, à l'heure présente, d'appliquer un programme politique, on n'arriverait point à comprendre cet amalgame de certains hommes et de certaines opinions : il serait facile de prévoir que quelques-uns d'entre eux ne pourraient pas débiter ensemble pendant un quart d'heure sans se jeter leurs portefeuilles à la tête. Mais il ne s'agit pas de programme politique, il s'agit de défense républicaine, d'assurer l'ordre matériel et de rétablir ce que nous appelons l'ordre moral, si l'on n'avait, autrefois, un peu abusé du mot, en négligeant trop la chose.

Ce que veulent M. Waldeck-Rousseau et ses collaborateurs, qui le disent hautement, c'est s'en tenir à ce programme très limité : en finir avec l'Affaire et passer ensuite la main à un autre gouvernement. La politique reprendra alors tous ses droits.

J'ai vu naître bien des ministères ; je n'en ai pas vu un seul venir au monde sans entendre autour de son berceau les plus sombres prédictions. Des gens trop prévoyants préparent en même temps langes et son linceul. Celui-ci n'échappe point au sort commun.

C'est, d'abord, le cœur des mécontents qui se soulagent en récriminations acerbes. Ayant tout demandé, n'ayant rien obtenu, ils se refusent à croire qu'un cabinet dont ils ne font pas partie puisse vivre pendant huit jours.

Leur désespoir vous émeut ; la fureur des nationalistes vous épouvante. Voyant tous ces œufs roses et ces œufs rouges dans le même panier, ils voudraient bien en faire une omelette.

Se tournant vers la droite, ils lui disent : « Tolérez-vous un seul instant ce cabinet socialiste ? » Puis, s'adressant à l'extrême gauche : « Souvenez-vous de la semaine sanglante ! »

La droite semble fort indignée ; M. Méline et ses amis lèvent les bras au ciel ; mais les socialistes ne paraissent pas de humeur à s'entendre ni avec M. Millévo, ni avec M. Georges Berry, ni avec M. Méline.

Quant à la majorité, quant à ces gros bataillons qui volent silencieusement, il semble bien que la présence du général de Gallifet les rassure et que la fortune un peu imprévue de M. Millerand les étonne plus qu'elle ne les indigne. Ils en ont tant vu ! Ils regardent celui-ci avec plus de curiosité que de colère, et se souviennent que l'entrée de M. Eugène Pelletan au Corps législatif, l'élection de M. Clemenceau, sous la République, provoquèrent en leur temps une émotion qui parut, plus tard, injustifiée. Autrefois, lorsqu'on disait à un homme du centre : « Vous êtes donc avec Clemenceau ? » c'était exactement comme si on lui eût dit : « Vous êtes donc avec Robespierre ? » A la longue, ils avaient fini par s'y faire et le croquemitaine rouge les avait peu à peu apprivoisés.

Quoi qu'il en soit, la séance de lundi sera rude et la bataille chaude ; mais le ministère sortira certainement vainqueur de ce premier combat. Peu de jours après, nous souhaiterons à nos chers souverains un excellent voyage — il n'est pas de bonne société qui ne se quitte — et le gouvernement ne reprendra le contact avec le Parlement que son œuvre finie et son entreprise menée à bien.

Il ne nous reste plus qu'à vous présenter les nouveaux ministres, dont deux ou trois sont de vieilles connaissances. Nous commencerons par le président du Conseil ; à tout seigneur, tout honneur :

### M. WALDECK-ROUSSEAU

La tournure de son esprit et le penchant de son caractère l'ont enorgueilli de bonne heure parmi ces hommes qui aiment l'autorité sans la confondre avec l'arrogance et savent se montrer politement impérieux sans blesser ni provoquer les gens. Il n'eût jamais rien de commun avec ces ministres bons garçons, aujourd'hui à la mode, qui semblent vouloir se faire pardonner leur inexplicable ou trop rapide fortune en exagérant la rondeur ou la familiarité.

Il ne frappe sur le ventre à personne et tolérerait difficilement qu'on lui frappât sur l'épaule ; je suppose, d'ailleurs, qu'on ne s'y hasarderait jamais. Gambetta peut-être, et encore ; mais avec Jules Ferry lui-même, il se tenait sur la défensive. Accueillant et gracieux dans l'intimité, il n'encourageait pas le sans façon de la familiarité parlementaire et, sans y mettre le moins du monde de la hauteur, il est froidement poli avec les indifférents.

Député à trente-trois ans, il prit à trente-cinq le portefeuille de l'intérieur dans le Grand Ministère, où il marqua tout de suite sa place au premier rang.

Déjà mis en relief, comme rapporteur de la réforme sur la magistrature, par la hardiesse de ses idées et sa facilité à trancher dans le vif, il ne donnait encore que des espérances et on l'attendait à l'œuvre avec une sympathie que ses adversaires eux-mêmes ne refusaient point à sa jeunesse, à sa bonne grâce, à son extérieur aimable et distingué. C'était alors l'enfant gâté de la politique et le Benjamin de l'opportunisme. Lorsque quelques jaloux s'avisèrent de prétendre qu'on ne devient pas ministre à cet âge — on s'y est fait depuis — cent voix leur répondaient aussitôt : Et Pitt ? Le Pitt de 1881 s'arrêta en route avant d'avoir pu donner toute sa mesure, car le Grand Ministère fut surtout le Court Ministère ; mais sa passagère disgrâce dura moins qu'un mauvais rêve, et il reprit son vol.

De nouveau ministre de l'intérieur dans le cabinet Jules Ferry, il opposa aux incessants assauts de l'extrême gauche la fermeté d'un homme d'Etat et les épiques d'un homme d'esprit, prouvant ainsi que le caractère n'est pas nécessairement une vertu morte. Rares, mais menagés, il ne fut jamais battu, et les colères, les violences n'embrasèrent même pas sa cuirasse de raison froide et d'ironie dédaigneuse.

Ce « noble et fier jeune homme », comme l'appelaient alors ses admirateurs, ne se recommandait pas seulement par la trempe de son courage et la supériorité de son esprit ; il valait encore par l'éloquence et, par bonheur, le barreau ne l'a pas déformé.

Aujourd'hui comme autrefois, M. Waldeck-Rousseau a une parole claire, ferme, élégante, souple, spirituelle sans prétention ni excès, avec du mordant et du nerf. On y voudrait à peine un peu plus d'accent et de chaleur, un peu moins de monotonie et de cette « émotion imperturbable » dont le fétichisme, avec un grain de sel, M. Clemenceau. Ceux qui détestent la rhétorique à outrance, la déclamation, la phraseologie sonore et creuse apprécient sa clarté, sa dialectique armée de raisons qu'il glisse, sans insister, dans un discours qui va vite et sûrement au but. Ils ne gôteraient pas moins sa sécheresse préméditée, sa facilité d'improvisation qui trouve toujours, sans hésitation ni recherche, le mot propre, le mot juste, celui précisément qui, seul, convient et s'adapte, cet air de dédain nonchalant et cet air qui possède si bien de remplacer les périodes et les démonstrations interminables par une parenthèse incisive.

Une main dans la poche, sans un geste, adossé à la tribune comme à la cheminée, il s'explique dans une de ces conversations familières et libres où l'on se permet tout, à la condition de ne rien dire de dépendant du goût, le bon sens et la politesse se puissent choquer.

Volontairement sorti de la politique, il n'y est rentré qu'à son corps défendant, sur les sollicitations de ses amis, sans avoir fait aucune démarche, sans même une visite à ses électeurs. Il allait au Luxembourg, mais moins souvent qu'au Palais, suivant d'un œil attentif, mais sans s'y mêler activement, les luttes des partis. On le croyait résolu à vivre ainsi en marge du parlementarisme, lorsqu'il eut suffi d'un appel à son dévouement pour qu'il fût, noblement et simplement, le sacrifice de ses préférences, de ses intérêts, de son repos. Et pourtant il mesure mieux que personne les difficultés de la tâche qu'il assume ; il sent la responsabilité qui pèse sur lui ; mais il n'est pas homme à désertir en face de l'ennemi, à la veille des grandes batailles, lorsqu'on affirme avoir besoin de son énergie concourant.

M. Waldeck-Rousseau n'a pas changé au moral et a peu changé au physique. Tel il était parti, tel il nous revient : calme, un peu flegmatique et résolu. C'est à peine si les cheveux ont légèrement blanchi et si la moustache d'officier, qui s'allonge sous le nez mince et droit, grisonne. La figure, avec ses yeux largement ouverts, saillants et fixes, conserve son expression de fermeté froide sous un masque immobile et rigide.

### LE GÉNÉRAL DE GALLIFET

« Drouot, c'est la vertu », disait Napoléon ; Gallifet, c'est la bravoure. Je le crois fort capable de défendre des ponts à lui tout seul, comme Bayard.

Un ministre de la guerre, en tout temps et en tout pays, est un personnage, même quand il n'est pas une figure, le général de Gallifet est l'un et l'autre. J'avoue, pour ma part, qu'il m'est impossible de songer sans respect et sans curiosité, à ce fonctionnaire qui joue un si grand rôle dans toutes les affaires où il y a de la vie et de la mort des hommes. Qu'il s'agisse de préparer une guerre ou de réprimer une émeute,

c'est lui que la chose regarde, c'est lui qui est là, c'est lui qui dit la plupart des mots et qui donne la plupart des ordres d'où dépend le sort d'une nation. Il a une responsabilité formidable qui doit, à chaque instant, appeler l'attention et attirer les regards sur lui.

Surtout en France, dans la situation militaire et politique où nous sommes, avec notre passé et notre avenir, comment ne pas s'intéresser au ministre de la guerre ? Comment ne pas se demander si le grand chef de l'armée est un homme de tête, un homme d'intelligence et d'énergie ?

Le général de Gallifet est tout cela. On dit volontiers de lui que c'est un caractère. Lorsque sa volonté s'est une fois fixée sur un point, il ne connaît plus d'obstacles ; il ne les tourne pas, il les brise.

Son intrépidité est légendaire ; c'est incontestablement le général dont l'armée s'honore le plus.

On cite à son avantage toutes les actions de guerre où il a paru et commandé. Gambetta, qui se connaissait en hommes, mettait sur lui de grands espoirs.

Voici, sur ce vaillant soldat, quelques notes que nous donne notre collaborateur militaire M. Ardouin-Dumazet :

Le général de Gallifet, bien qu'il soit dans sa soixante-neuvième année, n'est pas moins encore l'officier alerte et vigoureux que toute l'armée a connu. S'il a eu l'oreille fendue, il conserve bon pied et bon œil.

C'est un des rares exemples de ministres de la guerre sortis des rangs. Comme son vieux camarade du Barail, le marquis de Gallifet a gagné tous ses grades à la pointe de l'épée. Engagé en 1848, il ne devenait sous-lieutenant qu'en 1853 ; à peine promu, il partait pour la Crimée, y était cité à l'ordre du jour et obtenait la croix. A la fin de 1857, il devenait lieutenant et était affecté à la cavalerie d'Afrique. Il y avait encore des expéditions en Algérie, il leur dut le grade de capitaine des 1860. L'année suivante, l'Empereur attachait ce brillant officier à sa personne ; M. de Gallifet en profita pour obtenir son envoi au Mexique, où l'on donnait de si beaux coups de sabre. Sa carrière faillit y prendre fin. Dans une charge devant Puebla, le capitaine de Gallifet reçut une blessure effroyable. Voici comment, dans une page devenue fameuse, il racontait la douloureuse aventure :

« Nous étions, bien lancés, un obus éclata, je suis renversé. On ne s'arrête pas pour si peu ; les camarades continuaient à charger. Quand je revins à moi, mes boyaux sortaient. Et puis, après ? A la charge, quand un chien est étreint par un sanglier, nous ne l'abandonnons pas, nous lui remettons les boyaux en place, nous rapprochons les chairs, nous recousons, et vogue la galère ! J'essayai d'abord si je pouvais me relever. Qui ! Quand je fus à genoux, je mis mes tripes dans mon képi. Encore un effort, j'étais debout, j'allai cahin-caha jusqu'à l'ambulance et me voilà ! »

Convalescent, le capitaine de Gallifet fut chargé de rapporter en France les drapeaux pris sur l'ennemi, fut nommé chef d'escadrons et officier de la Légion d'honneur, et demanda à retourner au Mexique, malgré sa blessure. Il y commanda la contre-guerrilla et, de nouveau, fut mis à l'ordre de l'armée.

Lieutenant-colonel en 1865, colonel en 1868, il était à la tête du 3<sup>e</sup> chasseurs quand éclata la guerre contre la Prusse. Nommé général à Sedan, il remplaça le général Marguerite, tombé glorieusement pendant la charge du plateau d'Illy, et conduisit avec le prince de Bauffremont l'heroïque chevauchée qui émergea l'ennemi.

A son retour de captivité, il vint prendre le commandement d'une brigade de cavalerie à l'armée de Versailles, puis alla en Algérie où, le premier, il eut la gloire de conduire des troupes dans l'extrême Sud en faisant apparaître les trois couleurs sous les remparts d'El Goléah. Général de division en 1875, il demanda le commandement d'une division d'infanterie et alla commander à Dijon, où son action n'est point oubliée.

En 1870, il devenait commandant en chef du 9<sup>e</sup> corps, en même temps qu'il affirmait comme conducteur de masses de cavalerie en dirigeant les grandes manœuvres de cette arme. Depuis lors, il n'a pas cessé de réunir de nombreux escadrons. On put considérer en lui le grand maître de la cavalerie française.

Devenu inspecteur d'armée, il commanda en 1891 une des deux armées réunies en Champagne sous la direction du général Sausser, et qui furent passées en revue à Vitry par M. Carnot.

Atteint par la limite d'âge en 1894, il acheva sa carrière par le commandement des 4<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> corps aux manœuvres de Beauce. Son ordre du jour final fut daté de Châteaudun. Le général disait en terminant :

« Si un jour la France en est réduite à faire appel à tous ceux qui l'aiment, je reviendrai au milieu de vous pour avoir l'honneur de combattre en simple vétéran. »

### M. DELCASSÉ

Il suffit généralement de prendre un homme, député ou sénateur, et de le transformer en ministre pour le voir soudain se raccourcir et diminuer comme par enchantement ; mais M. Delcassé échappe à la règle commune. Bien que la nature lui ait donné seulement quelques centimètres de plus qu'à M. Thiers, il peut être mesuré à l'ancienne toise sous laquelle il fallait absolument passer, autrefois, pour obtenir la qualification d'homme d'Etat. C'est un des rares, des très rares politiciens qui ont grandi au pouvoir. C'est aussi un de ces jeunes, — on les compterait facilement sur ses doigts, — qui ont tenu ce que les autres se sont bornés à promettre.

Il a du courage, il a une volonté, sachant ce qu'il veut, il le veut bien et marche droit à son but, sans rien dissimuler de ses intentions, sans rien céder d'essentiel. Ferme sans raideur, il est souple sans faiblesse. Dans cette affaire de l'Europe et l'estime de ses adversaires, son attitude conciliante et digne, son langage pacifique et résolu finirent par arracher presque tout ce qu'on lui refusait d'abord. Il ne mit sa signature qu'au bas d'un arrangement où, en cédant sur certains points, nous obtenions sur d'autres de sensibles avantages.

Orateur à la dialectique serrée, avec de l'entrain, de la vigueur et, parfois, une certaine âpreté, il a une chaleur naturelle qui lui assure un ascendant, une influence, une action, ce qui est bien le signe distinctif et la marque de l'éloquence.

M. Delcassé se recommande enfin par une absolue loyauté : sa parole, quand il l'engage, vaut vingt signatures.

### M. DE LANESSAN

Breton par ses origines et Gascon par sa naissance, le premier Lanessan réunissait, amalgamant en sa personne les caractères essentiels de ces deux races : l'entêtement et l'exagération. L'âge est venu et, avec lui, l'expérience, le frottement qui l'ont assoupli et adouci : l'entêtement s'est tourné en fermeté et l'exagération n'est plus incapable de prudence. Sous les cheveux blancs, l'esprit demeure alerte, et c'est à peine si les éclairs rapides du regard vont avertissent que le volcan intérieur bouillonne encore sous la neige.

D'abord étudiant en médecine, navigateur, naturaliste, il se révéla radical aux environs de 1879. Il ne fit qu'un saut de l'Hôtel de Ville à la Chambre où les électeurs parisiens l'envoyèrent pour mater l'opportunisme. Il alla s'asseoir sur les sommets de la Montagne, puis glissa insensiblement à mi-côte. Il avait distingué très vite que ces partis extrêmes où l'on déclame sans agir, où l'on s'agit sans avancer, où l'on démolit sans construire, condamnent ceux qui s'y attachent à une gymnastique d'équilibre dans sa cage ou de harnement dans son tambour. Sans renier ses amis, sans déchirer son programme, il contracta de nouvelles liaisons et coupa d'un peu d'un son vin rouge. Ce fut alors qu'il se révéla colonial.

Le ministre de la marine et son sous-ordre des colonies n'ont pas d'adversaires plus terribles et mieux renseignés. Lorsqu'ils voient surgir à la tribune ce diable noir et velu qui leur fait la vie si dure, ces malheureux pâlisent et tremblent. Il ouvre la bouche, ils croient entendre croasser un corbeau, et ce croassement, la glace de terreur comme un menaçant présage. C'est en vain qu'ils pétrissent à son intention des gâteaux de miel : il les refuse. Ne pouvant ni le désarmer ni même l'adoucir, ils s'avisent, — l'instinct de la conservation rendant ingénieux — de le déporter, l'ont appelé à son dévouement, ils s'adressent à son patriotisme, ils invoquent le souvenir et l'exemple de Paul Bert. Après avoir hésité, M. de Lanessan cède et part pour le Tonkin.

On sait comment il en est revenu. Bien qu'il eût cent motifs de se venger, d'user de représailles, il s'impose et observe un méprisant silence. Il lui suffit de savoir qu'il n'a pas démerité, et il ne sache qu'il fut égal et parfois même supérieur à sa tâche. Seulement, lorsqu'un naif se hasarde à louer en sa présence la franchise et la droiture de M. Charles Dupuy, on voit passer sur ses lèvres un sourire qui donne à réfléchir.

### M. MILLERAND

Il n'a guère conservé de ses anciennes relations avec M. Clemenceau qu'un goût très vif pour les batailles parlementaires et une incontestable habileté de tacticien. Discuteur acharné, il presse un texte de loi comme un citron et en tire tout le suc de chicane qu'il renferme.

C'est aussi un réformateur, de ceux qui mettent la main à la pâte. Tandis que M. Clemenceau a pour unique bagage une proposition de loi sur l'huile d'olive, il s'est occupé de la liquidation des faillites, il a voulu substituer une Banque d'Etat à la Banque de France et son attention s'est fixée sur le régime des boissons, ce qui lui attire ce compliment peut-être ironique : « Vous avez défendu avec beaucoup d'habileté les grands vigneron qui exploitent le territoire de Bercy. »

M. Millerand est né à Paris le 10 février 1850. Ce Parisien a, solidement planté sur de robustes épaules, une tête massive et carrée de Breton sur laquelle les coups glissent et dont le choc obstiné renverserait un rempart. La figure est comme fermée, en quelque sorte murée ; l'œil rond, sans regard, s'abrite derrière le binocle et le dos, qui se voûte, semble déchirer sous un écrasant fardeau.

### M. MONIS

C'est un Girondin, mais de ceux qui agissent et ne se croient pas qu'ils agissent et ne présentent de beaux développements et déroulé de belles phrases à la tribune. Il entend qu'à cela on joigne les actes. C'est un militant et, avec ses cheveux blancs coupés en brosse, sa moustache, sa figure étonnante, il a presque l'air d'un militaire.

Tout l'ensemble de sa personne, pétrie de force et de santé, est résistante et robuste. Il paye de mine et de franchise. Du premier coup, on voit ce qu'il est : un homme qui résiste volontiers lorsque tous les autres plient, qu'aucune menace n'effraye, qu'aucune déflection ne paralyse. Sans rechercher la bataille il ne la fuit jamais et lorsque les fers s'engagent, on dit autour de lui : « Monis périsse peut-être, mais il ne reculera pas. »

Il joint à ce courage une obstination qui ne lâche pas aisément le morceau.

### M. DECRAIS

C'est encore un Girondin et, comme M. Monis, sans penchant pour une résignation excessive ; j'imagine que, s'il eût vécu un siècle plus tôt, il eût culbuté d'un coup d'épaule la sinistre charrette et que le suprême banquet lui eût paru une insuffisante compensation.

Successeur de préfet, conseiller d'Etat, ambassadeur, il a fait preuve partout et toujours de fermeté, d'intelligence et de dévouement à la chose publique.

Progressiste, il se tient à égale distance des limites et des emballages ; orateur, il parle une langue excellente dont ses collègues ont apprécié et applaudi, l'élégance, la netteté et le nerf.

### M. JEAN DUPUY

Girondin comme les deux précédents. M. Dupuy, le distingué directeur du *Petit Parisien* représente les Hautes-Pyrénées au Luxembourg où il siège dans les grandes Commissions. Elles s'en remettent généralement à lui pour défendre à la tribune les textes qu'elles adoptent, et M. Jean Dupuy ressemble alors à la poule qui défend ses poussins contre le vautour.

C'est un discuteur qui a une manière à lui de parler probante et convaincante, un dialecticien solide avec des arguments cuirassés et des raisons inexpugnables. Il tient aux bonnes divisions, à la méthode sûre qui vous conduit régulièrement au but, sans rien laisser au hasard.

### M. GEORGES LEYGUES

La bonne grâce en personne ; mais son désir de plaire ne le pousse point aux capitulations et ce fut lui, on s'en souvient, qui prononça les mots les plus énergiques du ministère Ribot.

Ce lettré, doublé d'un artiste, est parfaitement à sa place au département de l'instruction publique et des beaux-arts. A la tribune, il parle une langue sobre, éloquente, précise ; ne dit jamais rien de trop, sans rien omettre de nécessaire. C'est un esprit très moderne, très libéral, très ouvert.

### M. PIERRE BAUDIN

Ce petit-neveu du Baudin de Décembre est né, aux environs de 1863, dans la ville de Nantua, berceau de sa famille.

Conseiller municipal, il représentait le quartier des Quinze-Vingts, sans être cependant un aveugle. Il remplaça aujourd'hui, à la Chambre, le chapelier Fabrot, qui lui-même avait remplacé M. Floquet. Ainsi va le monde : tout passe et tout lasse. Tout casse aussi.

Essentiellement longitudinal, il forme avec MM. Ribot, Déroulède et Millévo, le grand parti des girafes. Triste comme tous les géants, c'est un orateur sérieux qui fuit la légèreté et déteste les fleurs. L'agrément et le charme ne sont, à ses yeux, que des dons secondaires qui ôtent à la parole humaine sa majesté. Il traite de préférence ces sujets gais et fleuris qui font la joie des réformateurs et des économistes.

C'est, enfin, un piocheur hors ligne ; il travaille vingt heures par jour.

### M. CAILLAUX

Fils de ministre, ministre lui-même, M. Caillaux est un de ces députés laborieux qui font énormément de besogne dans les Commissions et peu de bruit en séance.

Aux dernières élections, il a battu, avec un programme républicain libéral, M. le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville. Ancien inspecteur des finances, il connaît à merveille les secrets, les sorcelleries de son département et saura, tout comme un autre, escamoter d'une main habile les millions du budget.

Chauve, quoique jeune, sa physionomie est relevée, soutenue par de fortes moustaches qui s'agitent en croissant.

### M. MOUGEOT

Des méchants avaient annoncé sa mort. Les postes étaient tristes, les télégraphes hypocondriaques et les téléphones sans voix. Par bonheur, le grand homme est ressuscité ; mais peut-on imaginer un ministre sans Mougeot ?

Le principal tort de ce brave garçon est d'être venu à l'époque, prédite par les prophètes, où l'étoffe à hommes d'Etat commence à s'amincir ; mais demandez à M. Guillaumin, à M. Krantz, à M. Delombré et, s'ils sont en veine de sincérité, ils vous diront qu'il y a encore plus mince que M. Mougeot.

Les décrets paraîtront ce matin à l'Officiel, et dans l'après-midi, vers cinq heures, M. Waldeck-Rousseau et ses collaborateurs tiendront, à l'Élysée, leur premier Conseil.

Paul Bosq.

P.-S. — M. Waldeck-Rousseau, supprimant les fonctions de sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur, les remplace par celles de directeur général chargé du personnel. Il a confié ce poste à M. Demagny, secrétaire général de la chancellerie de la Légion d'honneur. M. Demagny, dont le monde administratif et le monde parlementaire connaissent et apprécient la courtoisie, est l'homme du monde qui connaît le mieux les fonctionnaires qui relèvent du ministère de l'intérieur. M. Waldeck-Rousseau ne pouvait faire un meilleur choix.

L'Agence Havas nous communique la note suivante :

Le nouveau cabinet était à peine formé qu'on a mis en circulation — alors même qu'il n'a pas encore eu le temps matériel de se réunir pour délibérer — un certain nombre de bruits dans le but d'agiter par anticipation sur l'opinion publique.

Ce serait beaucoup de le démentir les uns après les autres. Nous nous contenterons de ne pas laisser passer, sans le déclarer absolument faux, celui qui tend à laisser croire que

le ministère a décidé de proroger les Chambres.

### Autre note Havas :

Le général de Gallifet n'a cédé qu'aux instances réitérées et très vives qui ont été faites auprès de lui.

Rien n'est plus exact.

On est venu chercher le général de Gallifet dans la retraite de Rambouillet qu'il avait choisie pour fuir les discussions du monde, retraite silencieuse et ignorée dans laquelle il comptait passer tout l'été.

Il a fallu, pour le décider à rentrer dans la vie active et militante, lui prouver qu'à une situation extraordinaire il fallait opposer un dévouement extraordinaire, de l'énergie et de l'action.

### Impressions de couloirs

Rarement les couloirs ont été aussi mouvementés qu'hier. Il n'y avait pourtant pas de Chambre, mais on savait que M. Waldeck-Rousseau constituerait son ministère dans la journée, et l'on attendait impatientement les nouvelles.

C'était une allée et venue de députés qui faisaient la navette entre la salle des conférences et la salle des journalistes :

— Eh bien ! y a-t-il du nouveau ?  
 — Rien encore.  
 — Mais enfin, Waldeck marche ?  
 — Evidemment, puisqu'il a accepté le nouveau mandat que lui a confié le Président.

— C'est que la note Havas n'est pas très explicite... On ne dit pas qu'il ait accepté d'une façon ferme... Il doit revenir donner une réponse à l'Élysée.

— Eh bien ! vous verrez qu'il ne retournera à l'Élysée qu'avec sa liste en poche. Je parierais même que son ministère est déjà fait.

C'est vers deux heures de l'après-midi que s'échangeaient ces propos. Mais dans plus d'un groupe on conservait encore l'espoir que le ministère ne se ferait pas. Il est bon de noter que ces jours-là, dans les couloirs de la Chambre, les candidats ministres abondent, et, dès qu'il est question d'une combinaison dont ils ne font pas partie, ils s'empresent de la mettre en morceaux.

C'est seulement vers cinq heures qu'on a commencé à connaître d'une façon à peu près certaine la composition du nouveau cabinet. On hésitait encore, cependant, sur quelques attributions de portefeuilles.

A six heures, enfin, la nouvelle officielle arrive : le ministère est connu, la liste circule. Les candidats ministres commencent par y jeter un coup d'œil ; ils s'assurent qu'ils ne font décidément pas partie de la combinaison, et alors ils partent en guerre, arbitrant, comme toujours, sous de hautes questions de principes, leur amertume et leur déconvenue personnelle.

Les mines sont bien comiques à regarder et les réflexions bien amusantes à entendre. Des gens prennent des airs effarouchés :

— Millerand et Gallifet dans le même cabinet ! Mais ce n'est pas possible !  
 — Et pourquoi donc ?  
 — Mais parce qu'ils n'ont ensemble aucun point de contact...

Alors, les gens sages interviennent :  
 — Et vous croyez que c'est la première fois que l'on voit des ministres différant d'opinion sur bien des points et s'accordant cependant sur un certain programme déterminé ?



sur les bancs de l'extrême gauche nous laisseront désormais tranquilles par leur programme de Saint-Mandé. Leur programme, il tient tout entier dans ce tableau macabre : Millerand, le soi-disant socialiste, dans les bras de Gallifet, l'égorgeur des plus fermes adeptes du socialisme.

Quand on songe que ces hideux rapprochements est dû pour ceux qui l'ont opéré, à la nécessité de sauver un ignoble juif, à la barbe repoussante, aux lèvres lippues et au nez élephantique duquel toute la France est pendue depuis deux ans, on se demande dans quel pays nous sommes et sous quelle zone nous vivons.

Le titre de l'article de M. Edouard Drumont dans la *Libre Parole* est : « Le triumvirat Waldeck-Gallifet-Reinach. »

M. Edouard Drumont dit d'abord :

Il faut vraiment que les juifs aient un terrible cadavre sur Waldeck-Rousseau pour avoir pu décider à marcher de nouveau et à donner à la France un homme qui, à la barbe repoussante, aux lèvres lippues et au nez élephantique duquel toute la France est pendue depuis deux ans, on se demande dans quel pays nous sommes et sous quelle zone nous vivons.

Waldeck, l'avocat de Dreyfus, président du Conseil avec Gallifet comme ministre de la guerre et Millerand comme ministre du commerce, le héros sanglant des journées de Mai acclamé par les socialistes... C'est là, assurément, un spectacle qui vaut la peine d'être regardé.

Les nouvelles ne s'arrêtent pas en si beau chemin et brodent sur les intentions de Gallifet de terribles variations. Gallifet ferait arrêter Mercier ; Gallifet ferait arrêter Pellieux ; Gallifet ferait arrêter Gonse ; Gallifet ferait arrêter tout le monde, excepté Camille Pelletan qui le remerciait, au contraire, d'avoir écrit dans la *Semaine de Mai* les pages les plus détestables et les plus formidables documentaires qu'on ait écrits sur un homme assez vil pour massacrer des prisonniers après la victoire, alors que ces prisonniers étaient des Français.

Gallifet, c'est un Esterhazy réussi ! disaient-avant hier un des plus fougoureux dreyfusards auquel souriait, d'ailleurs, la perspective de voir le massacreur de la Muette devenir l'hôte des républicains panamistes.

Ces récits donnent la chair de poule ; mais, malgré tout, les Parisiens ne peuvent s'empêcher de voir Gallifet tel qu'il est, c'est-à-dire un raté, un raté de l'espèce sinistre, mais un raté tout de même.

Par une association d'idées qu'il serait trop long d'expliquer, le nom de Gallifet évoque pour moi le souvenir de ce malheureux Beque.

Après ce parallèle M. Edouard Drumont continue :

Le rôle que joua Gallifet dans l'affaire Dreyfus a été longtemps dissimulé par l'aspect de légende de la légende. On ne pouvait pas créer autour de lui ce personnage avait son rôle de Casimir-Perier qui faisait semblant de tomber de la lune lorsqu'on lui parlait de ce qui s'était passé au Conseil de guerre et qui, nous l'avons démontré, était en relations au moins indirectes avec Dreyfus, était tenu chaque soir au courant par Pierant lui-même de ce qui s'était passé au Conseil de guerre.

C'est Gallifet qui a mis en train l'affaire de la révision. Reinach a pu dire que ce n'était pas lui qui avait fait entrer Pierant à l'état-major. Celui-ci a surmonté toutes les résistances pour mettre Pierant à l'endroit où il pourrait accomplir la besogne que l'on sait, c'est l'affaire Dreyfus. L'homme l'homme de Reinach, c'est Gallifet.

Gallifet et Reinach, en effet, c'est la même âme, une âme de scélératesse et de boue. C'est Reinach que Gallifet avait pris pour officier d'ordonnance, c'est de Reinach que Gallifet se servait pour faire insulter ses camarades dans la *Revue des Deux Mondes*. En ce temps-là, il se contentait de demander qu'on envoyât ses compagnons d'armes aux Invalides ; aujourd'hui, il se propose de les envoyer au Mont-Valérien et de la peut-être à l'île du Diable.

Sur tout ceci, le témoignage de Boisdeffre, quoique un peu tardif, sera très explicite. La réputation du général Mercier ne sera pas moins sensationnelle. On comprend, dans ces conditions, les efforts que Gallifet a faits pour se débarrasser de la présence de la Chambre.

Les trois champions du syndicat réussissent-ils ? Je n'en sais rien.

Du *Matin*, sous la signature de M. Harquin :

Quelle bordée d'injures, juste ciel ! La chose, du reste, n'a pas la moindre importance. Nous sommes à une époque où les injures, qu'elles soient imprimées ou proférées à la tribune, n'atteignent plus personne. Voilà ce que c'est que d'abuser des meilleures choses.

Ce qui est certain, en tout cas, c'est que M. Waldeck-Rousseau en composant son cabinet tel qu'il nous le présente, s'est montré très crâne. Il a eu le courage de son opinion, et c'est un genre de courage qu'à notre époque on ne rencontre pas à tous les coins de rue.

En réunissant autour de lui, avec des modérés, avec le général de Gallifet, des hommes comme MM. Millerand et Pierre Baudin, il a compris que la chose qu'il assume n'est pas une tâche banale, et qu'il est présentement des besoins nécessaires dont l'urgence s'impose.

Le pays saura gré à M. Waldeck-Rousseau d'avoir procédé sans ces ménagements qui sont à la portée de tout le monde et compromettent tout en voulant tout sauver.

Il voit enfin, à la tête du gouvernement, un homme qui ne se soucie pas uniquement de se montrer habile, et qui, ayant un but, y marche résolument.

Cet homme, on l'attendait.

M. Paul de Cassagnac, dans l'*Autorité* :

C'est même pas une concentration ; c'est ce que le peuple, en son langage brutal, appelle une ratalouille.

Il y a de tout là dedans.

Et ce sont des noms qui hurlent d'être accolés.

Pour les assembler, il a fallu un cataclysme, cette terreur qui, lors des inondations américaines, entasse sur le même lit les mangeurs et les mangés, l'antiope à côté du jaguar.

Il a fallu que la République fût tellement en danger que chacun dut oublier son passé et renier son avenir.

Mais, ainsi qu'on dit dans le langage théâtral, le clou de la liste ministérielle, c'est la présence de M. le général de Gallifet sur les mêmes bancs que M. Millerand.

Le fusillier de la Commune donnant la main au défenseur des fusillés, se solidariser avec lui, et tous les deux s'adossant au mur des Otages et au mur des Fédérés : c'est un spectacle de réconciliation touchant et cynique.

On n'aurait jamais pu en rêver de pareil.

Et à propos de M. de Gallifet, M. Paul de Cassagnac ajoute :

fut ambassadeur de France, M. Millerand lui exposera-t-ils ses projets de nationalisation des chemins de fer et des mines, et ses conceptions collectivistes ?

Il semblerait que M. Loubet, fatigué d'interroger les anciens présidents du Conseil, mais quelques noms dans un chapeau et les a tirés au petit bonheur.

Et ce journal conclut ainsi :

Dreyfus est le grand moteur de la République : de l'île du Diable, il a défilé deux ministères ; il n'est pas encore débarqué, et voilà qu'on installe à son intention — je devrais dire à son profit — un ministère composé par ses amis.

On a reçu Marchand avec moins d'éclat. La Fortune cependant se plait à déconcerter les plans les mieux combinés. M. Méline, qui se refusait à mentionner publiquement l'affaire Dreyfus, a laissé parler le premier coup de hache dans l'œuvre de la justice militaire.

C'est M. Cavaignac qui a préparé inconsciemment la révision.

C'est M. Dupuy qui a donné à l'arrêt de la Cour de cassation une ampleur exceptionnelle en en confiant la rédaction à toutes les Chambres réunies.

Pour être est-il réservé à un ministère dreyfusard de déjouer — inconsciemment — les espérances qu'il éveilla à ses débuts, en préparant la condamnation nouvelle de Dreyfus.

Nous vivons en un temps où tout est au rebours de la logique, à l'encontre du sens commun ; les hommes marchent sur la tête et la pyramide repose sur sa pointe.

La Fronde :

La composition du ministère actuel est faite pour rallier les suffrages de la majorité. Le ministre de la Guerre, M. Waldeck-Rousseau, le défenseur des idées modérées ; les militaires ne peuvent combattre le général de Gallifet, type du parfait militaire ; les radicaux et les socialistes ont à soutenir un ministère où ils sont représentés par Pierre Baudin et Millerand.

Dans les circonstances particulièrement difficiles que nous traversons, il faut récompenser les hommes qui, en dépit de leurs répugnances intimes, ont consenti à assumer les pénibles responsabilités du pouvoir.

Beaucoup, et non des moindres, viennent de se dérober à ce devoir.

Le nouveau ministère n'est pas, ne peut être un ministère politique, étant donné les éléments hétéroclites dont il se compose.

Un ministère de défense : il a pour but de sauver la République.

Il était temps qu'il naquit.

M. Sigismond Lacroix, dans le *Radiant* :

Il ne s'agit pas, en effet, de discourir : il faut agir, et rapidement. Le jésuitisme de Méline et les fourberies de Dupuy ont laissé se développer une anarchie militaire, administrative et judiciaire telle que des actes sont indispensables pour rappeler les fonctionnaires de tout ordre à l'obéissance. M. Waldeck-Rousseau, à l'intérieur, M. de Gallifet, à la guerre, M. Monis à la justice sont des hommes de décision ; il leur appartient de donner, tout de suite, à leurs subordonnés, l'impression qu'ils ne les laisseront manquer de respect ni à la République, ni à ses représentants. Des exemples sont nécessaires : nous comptons qu'on n'hésitera pas ; quand les Chambres se réunissent lundi pour recevoir la déclaration du nouveau ministère, il faut qu'elles se trouvent en présence d'actes accomplis, qui seront le meilleur commentaire des paroles qu'il convient de faire entendre.

L'heure présente est décisive ; les hommes que M. le Président de la République appelle au pouvoir en ont tous le sentiment. Par delà les rivalités de quelques groupes parlementaires, ils sauront discerner la voie profonde du pays, qui demande que la République donne à la France un gouvernement.

De M. Viviani, dans la *Lanterne* :

M. de Gallifet se trouve ministre de la guerre. Il est des républicains qui ne peuvent oublier ni annuler le passé. Nous sommes de ceux-là. Nous faisons remarquer seulement que, s'il est étrange de faire prévaloir la suprématie du pouvoir civil en faisant appel au général de Mai, la faute en est à ces hommes habiles et prudents qui pouvaient gouverner, et préfèrent discourir. Que n'ont-ils pas fait pour empêcher les républicains de courber le front. Que les généraux factieux soient frappés par un autre général, on peut s'en plaindre. Qui ? Est-ce ceux qui, excitant l'armée, la faisant sortir de son rôle, ont aidé à ce débordement d'insolence militaire ? Est-ce ceux qui, pouvant gouverner, ont préféré le temps ?

Le temps n'est même plus à ces questions. Il faut agir. Les républicains et les socialistes ne peuvent faire crédit à ce cabinet qu'à une seule condition : c'est que, formé pour l'action, il agisse. De toutes parts, des nouvelles parviennent, démontrant l'imminence du péril. Le gouvernement ne peut pas attendre deux journées sans prendre les mesures nécessaires et sans frapper les factieux. Nous attendons.

M. Clemenceau dans l'*Aurore* :

En vérité, c'est un étrange assemblage, et rien n'était plus inattendu que la rencontre de ces trois hommes dans une même action politique. Waldeck-Rousseau, l'ami, l'élevé favori de Gambetta ; l'un des représentants les plus autorisés de la politique dite opportuniste. Gallifet, qui fut aussi de l'intimité de Gambetta, un soldat, de l'école des saboteurs à panache, qui a malheureusement laissé dans nos guerres civiles une trace d'implacabilité légendaire. Millerand, enfin, un socialiste révolutionnaire qui revendique hautement les droits de la démocratie laborieuse, en vue de l'organisation de justice sociale si lente à venir.

Pour que ces trois hommes puissent se réunir, se concerter dans un commun effort de gouvernement, il faut en vérité que les circonstances soient bien extraordinaires, et nul homme de bonne foi ne pourra nier qu'elles ne soient en effet des plus extraordinaires qui se soient vues depuis la fondation de la République.

Rien ne serait plus inutile que de faire un tableau de la situation actuelle. Elle peut se résumer dans le mot classique : il n'y a plus rien. Tout est remis en question. Le gouvernement ne gouverne plus. On ne demande plus la justice aux juges. Les soldats révoltés persécutent, menacent les citoyens, tolèrent qu'on leur propose sur la place publique de faire donner leurs troupes contre la loi. Il n'y a plus rien, et tout le problème est de faire quelque chose. C'est le programme même du nouveau gouvernement.

C'est pour sauver tout ce qui peut être sauvé dans la crise actuelle, c'est pour maintenir la France dans son antique tradition de pensée, de puissance, la France républicaine de justice, de droit, de liberté, que ces trois hommes, venus des points opposés de l'horizon, abdiquent un moment toutes les passions d'autrefois, et n'écouant que le commun amour de la patrie, vont essayer de nous refaire une loi vivante, une loi en l'avenir, une parcelle d'espérance perdue qui, demain, grâce à eux, peut être réalisée.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

Il s'agira, du moins, et pour avoir eu le courage d'essayer, qu'ils soient, avant le premier pas dans la noble entreprise, recherchés, encouragés par tous les bons citoyens capables de faire à la France le sacrifice des haines impuissantes.

d'accord M. Waldeck-Rousseau et M. Millerand, sans dissimuler nos appréhensions sur une solution qui déroute non seulement les républicains ayant pour eux des hommes qui ont collaboré avec Gambetta une estime justifiée, mais même les plus vieux habitués des couloirs parlementaires.

La *Petit Bleu* :

Disons d'abord. Le ministère a une tâche trop nettement déterminée à remplir pour qu'il n'obtienne pas, à la Chambre, la confiance de 350 républicains ; et si on s'éton







demain au sympathique directeur des beaux-arts un dîner au Châlet des îles.

**Association philotechnique.** — La distribution solennelle des récompenses aux élèves de l'Association philotechnique aura lieu dans la Salle des Fêtes du palais du Trocadéro, dimanche, à une heure et demie, sous la présidence du ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, assisté de M. F. Buisson, professeur à la Sorbonne, président de l'Association.

La musique du 130<sup>e</sup> de ligne prêtera son concours à cette fête de l'enseignement populaire.

**Erratum.** — Dans la nomenclature des prix décernés par l'Académie française, pour le concours Marcelin Guérin, le nom d'un des lauréats a été estropié. C'est Maurice Jollivet, et non Dollivet, qu'il faut lire.

**Le temps des crises.** — Les crises ministérielles sont fréquentes, de nos jours. Peut-être sont-elles nécessaires à la bonne marche d'un gouvernement.

Nombres aussi sont les crises dont notre organisme est redevable au fonctionnement plus ou moins régulier de l'estomac. Il ne s'en tire à son avantage que par l'emploi journalier de l'eau de la «Source Cachat». (Dépôt, 18, rue Favart.)

Exiger le nom de la «Source Cachat» en rouge sur l'étiquette. Directeur : Ch.-A. Besson.

## Figaro à la Bourse

Jeu de 22 juin.

Il nous est permis de souffler un peu ! La séance d'aujourd'hui, après quelques hésitations au début, en a eu affaire à des ventes lyonnaises, surtout sur l'Extérieure — a été parée en partie les dégâts commis au cours des séances précédentes. Ne vous emballez pas : la reprise ne prend nulle part des proportions bien monumentales ; mais enfin, faible ou forte, il y a de la reprise, et c'est l'essentiel.

Les causes du revirement sont assez nombreuses, mais bien simples tout de même. D'abord, on en a à peu près fini avec les liquidations par anticipation imposées à un certain nombre d'acheteurs ne présentant pas une surface suffisante. Puis, on paraissait convaincu que la crise ministérielle serait terminée aujourd'hui même ; et l'espoir qu'on allait sortir du lamentable gâchis dans lequel nous patageons depuis une dizaine de jours, a décidé pas mal de vendeurs à changer leur fusil d'épaule (vieux style) et à se racheter un peu. D'autre part, le Stock Exchange fait moins grise mine aux valeurs minières. Et enfin, le comptant fait preuve d'assez bonnes dispositions. C'est sur tout cela que nous sommes repartis, sans grand entrain encore, mais d'un pas plus solide que précédemment.

Nos rendes, qui n'avaient pas perdu grand-chose au plus fort de la tourmente, conservent bien leur allure calme. A 401 35, après 401 30 et 401 40, la 3 0/0 est à 401 35, plus haut qu'hier. Le 3 1/2 0/0, au contraire, a perdu 5 centimes. Au comptant, petites plus-values de 10 centimes pour le 3 0/0 et de 5 centimes pour le 3 1/2 0/0.

L'Extérieure espagnole gagne 35 centimes à 62 65 après 61 50 et 62 15 ; l'avance, on le voit, n'est pas bien considérable, et nous sommes encore bien éloignés du dernier cours de compensation, qui était de 66 francs... Les Bons cubains restent calmes. L'Italien, après avoir fléchi de 95 60 à 95 55, remonte à 95 95 pour finir à 95 75. Sur le Turc C, plus-value de 20 centimes à 26 50 après 26 70 ; le Turc D fléchit légèrement à 22 57 après 23 75, et la Banque ottomane reste invariable à 566. Hausse de 85 et de 55 centimes sur le 3 0/0 russe 1891 à 90 90 et le 1896 au même cours. Les rentes brésiéliennes, qui, comme les précédentes, avaient été fortement bousculées tous ces jours-ci, sont également en notable reprise, le 4 0/0 de 1 fr. 45 à 1 50 et le 5 0/0 de 90 centimes à 73 40.

La Banque de Paris est à 4 080 ; elle reprend ainsi 45 francs sur les 20 francs qu'elle perdait hier. Aucune variation appréciable sur les autres établissements de crédit : le Crédit lyonnais à 949, le Comptoir à 612, la Banque spéciale des valeurs industrielles à 223, le Crédit foncier à 735, la Société générale à 600, etc.

Modifications insignifiantes dans la cotation des chemins de fer. Le Nord est à 2 165, le Lyon à 1 882. Les autres sont sans affaires, avec une nuance de faiblesse.

Sur le Suez à 3 635 et la Thomson Houston à 1 437 après 1 410 et 1 448, l'augmentation est de 20 fr. Elle est de 40 fr. sur la Tracton à 285. Le Gaz reste faible à 1 355. Les Métaux à 1 688, après 1 667 et 1 694. Sur la Sosnovice à 2 350, la reprise est de 35 fr. ; elle est de 7 fr. sur la De Beers à 632 50. Les Wagons-Lits sont à 805 ; les actionnaires pourront toucher 2 fr. 50, pour solde du dividende de 35 fr., à partir du 1<sup>er</sup> juillet, sur remise du coupon n° 36.

Le Boursier.

### MINES D'OR

Les bonnes dispositions dont Londres faisait preuve mercredi, au dernier moment, se sont accentuées hier, et on a eu au Stock Exchange, à constater encore des rachats et aussi des achats. Aucun fait nouveau n'est ressorti de l'ensemble. Toutefois des dépêches particulières de Johannesburg laissent entendre qu'il est probable que le président Kruger sera amené à accorder de nouvelles concessions, ce qui semble admettre une grande partie de la population boër elle-même.

Aussi bien au Stock Exchange qu'ici, les affaires n'ont pas eu une grande ampleur. A Paris, nous nous sommes trouvés, au début de la séance, en présence de quelques offres de la part de la spéculation ; mais ces offres, comme précédemment, ont été vite absorbées pour compte anglais et la clôture s'effectue dans de bonnes conditions très satisfaisantes. La Rand Mines est remontée à 990 fr. et passe même à 1 002 francs après Bourse. La Goldfields et l'East Rand sont aussi bien mieux. Quant aux valeurs de déplacement, elles restent demandées en dernière heure, le Village Main Reef à 243 francs, la May Consolidated à 131 francs, la Lancaster à 82 francs, l'action Goetz et Cie à 71 fr. 50, etc.

A Londres, les plus-values portent sur toutes les valeurs, et dans plusieurs cas, elles sont importantes. La Modderfontein gagne 7/16 à 40 liv. st. 1/4 (258 fr. 40), la Rose Deep, 3/8, à 40 liv. st. (252 fr.). Glen Deep, mieux aussi à 4 liv. st. 1/8 (408 fr. 40) ; Goldenhuis Deep, en hausse de 1/4, à 40 liv. st. 7/8 (274 francs 15), cours de beaucoup supérieur à celui coté sur notre marché.

En résumé, on est ferme, surtout à Londres. Et cette place se serait encore plus distinguée, si nos voisins n'avaient pas été retenus par la crise ministérielle française. Les conséquences possibles de cette crise les préoccupaient plus, en effet, que la question du Transvaal qui, à l'heure actuelle, est envisagée par tout le monde avec le plus grand calme.

Henry Dupont.

### INFORMATIONS FINANCIÈRES

BANQUE DE FRANCE. — Bilan du 15 au 22 juin 1899. Principales variations. Augmentations : Encaisses, 17 millions 1/2 ; Avances sur titres, 1 million 1/2 ; Compte courant du Trésor, 28 millions 1/2 ; Comptes courants particuliers, 38 millions 1/2 ; Diminutions : Portefeuille, 30 millions 1/2 ; Billets en circulation, 53 millions. — Bénéfices bruts : 576,599 francs. — Dépenses : 10,834 francs.

CHEMINS DE FER FRANÇAIS. — Recettes des six grandes Compagnies pour la 23<sup>e</sup> semaine de 1899, par comparaison avec celles de la semaine correspondante de 1898. Augmentations : Ouest, 32,000 ; Est, 186,000 ; Orléans, 88,000 ; Nord, 46,000. — Diminutions : Lyon, 260,000 ; Midi, 186,200.

WAGONS-LITS. — Recettes du 1<sup>er</sup> au 10 juin : 257,628 francs, contre 223,729 francs pour la même période de 1898. Du 1<sup>er</sup> janvier au 10 juin, on a encaissé 4,947,816 francs. C'est une augmentation de 602,716 francs, ou 13 90 0/0, sur 1897.

### TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 22 Juin

#### Saint-Cyr au camp de Châlons

CHÂLONS-SUR-MARNE. — Hier soir, l'Ecole Saint-Cyr est arrivée par chemin de fer à Epervanay. L'escadron a logé à Avenay et le bataillon à Ay.

Aujourd'hui, l'Ecole se dirige par la route sur le camp de Châlons où elle séjournera jusqu'au 7 juillet.

#### L'arrestation de l'arrêté

ANGERS. — M. le préfet de Maine-et-Loire vient de suspendre pour un mois, de ses fonctions de maire de Saint-Georges-sur-Loire, le général Fangeron, qui avait refusé d'afficher l'arrêté de la Cour de cassation relatif à la décision du Conseil de guerre de Rennes.

Le préfet a pris la même mesure contre le comte de Lamotte-Barcel, maire de Cuon, commune de l'arrondissement de Baugé.

PÉRIGUEUX. — Un arrêté préfectoral suspend de ses fonctions M. le marquis de Gontaut, maire de Lanquais, pour refus d'affichage de l'arrêté de la Cour de cassation.

#### La fontaine empoisonnée. — Nouvelles victimes

CHEMILLÉ. — Une jeune femme, Mme Moreau, vient encore de succomber après d'horribles souffrances. Plusieurs autres malades, voisins de la fontaine, sont dans un état très grave. La population est consternée. L'enquête a établi que la fontaine avait été empoisonnée par les lavoirs voisins et par des infiltrations de fosses d'aisances du quartier.

#### Manifestations

NANTES. — Ce soir, la Fédération socialiste nantaise donnait une réunion au profit des mouleurs. Les citoyens Aristide Briand et Sébastien Faure ont pris la parole. Deux mille personnes assistaient à cette réunion. Au début, une cinquantaine d'antimilitaristes se sont présentés à la porte et ont été violemment expulsés. Une bagarre s'en est suivie et un meeting de protestation a eu lieu immédiatement.

Les expulsés ont ensuite parcouru les rues aux cris de : « Vive l'armée ! » et sont allés manifester devant l'hôtel du général Renouard. Les bandes grossissaient de minute en minute. Lorsque les manifestants passèrent rue de Strasbourg, une dizaine d'officiers sortaient de l'hôtel de Bretagne. Un formidable cri de : « Vive l'armée ! » a été poussé, et les officiers ont été suivis pendant dix minutes par mille personnes qui les acclamaient.

Parisien, hélas ! il est bien blanc, bien frêle... malgré tout, la ressemblance y est.

Chaque fois que sa phrase faisait une allusion au mari perdu, sa voix devenait sourde, voilée, ses yeux s'assombrissaient. Quoi qu'elle en dit, la plaie restait vive. Mais quel sentiment gardait-elle à ce spectre ? C'était le mystère. Amour ou haine ? Peut-être les deux.

A l'instant du départ, Saint-Jean prononça :

— Madame, j'usurai au privilège de mes cheveux blancs pour vous demander la permission d'aller vous voir... A mon âge, ça ne tire plus à conséquence, n'est-ce pas ?

Simone hésita, regarda Saint-Jean bien en face, puis répondit :

— Pourquoi pas ?

Il s'inclina, très bas, peut-être pour cacher un certain pâlisme. Subitement il venait d'éprouver une joie aussi aiguë que la souffrance. La jeune femme partie, la baronne arrêta son invité :

— Eh bien !

— Eh bien... eh bien... ce William est un grand misérable... voilà tout !

Et sur ce dernier mot Saint-Jean s'en allait à son tour. Il avait de quoi songer toute la nuit. Il n'y manquait pas. Il était évident que quelque chose de nouveau entrerait dans sa destinée ; et ce quelque chose n'était pas triste, loin de là ; c'était comme une aube d'espérance, encore mal définie, imprécise ; il fallait que l'heure montât pour que la vision grandît, s'éclaircît, s'affirmât sous sa forme réelle ; déjà, par flottements, elle se laissait deviner ; déjà le rêveur se sentait moins seul dans l'existence, découvrait une raison d'être, directe celle-là, l'intéressant lui-même, n'intéressant que lui. Un sentiment inconnu s'installait dans son cœur ; oh ! complexe à la vérité, et cependant facilement synthétisé par une reprise active à la foi dans la vie.

### Les drames de la mer

QUIMPER. — Le temps est toujours très orageux. Il tombe des grains et le vent souffle toujours. La mer est mauvaise et de nouveaux sinistres viennent d'affliger notre population maritime. La chaloupe *Sans Pareil*, de Penmarc'h, montée par un équipage de Guilvinec, a sombré à trois milles dans l'ouest des Etoiles. Trois hommes sur neuf se sont noyés. La chaloupe et tout son matériel sont perdus.

On considère également comme perdue la chaloupe *Janua-Cati*, du Guilvinec, avec les sept hommes qui la montaient. On a retrouvé le corps d'un de ces hommes à la côte près du Guilvinec.

### Le commandant Marchand

BREST. — Le commandant Marchand est attendu à Brest la semaine prochaine. Il descendra chez un de ses camarades qui remonta l'Oubanghi avec lui. Les officiers de la 2<sup>e</sup> brigade de marine lui offriront une réception.

### Epidémie de fièvre scarlatine

MONTLUÇON. — Une épidémie de fièvre scarlatine sévit depuis quelques jours à la caserne Richmond parmi les soldats du 121<sup>e</sup> de ligne. On a constaté une moyenne de dix cas par compagnie et plusieurs des malades ont dû être transportés à l'hôpital.

L'épidémie, qui avait pris naissance au milieu des hommes de l'armée active, s'est propagée parmi les réservistes. Par ordre du ministre de la guerre, soixante hommes par compagnie vont partir en congé de douze jours.

De même, le général de Boysson passera l'inspection de la garnison.

### Tempête de neige

PERPIGNAN. — On télégraphie de Bourg-Madame (arrondissement de Prades) : « Cette nuit, la neige est tombée en abondance sur les montagnes de la Cerdagne et dans la vallée de Carol. »

La neige arrive jusqu'au village de Porta. Le bétail qui est aux pacages souffrira beaucoup de cette tempête de neige, notamment sur les montagnes de Porta et d'Andorre. »

DAX. — Il est difficile de donner des nouvelles de la station sans parler en même temps des Grands Thermes, où il y a toujours quelque chose en voie de préparation et d'achèvement.

Les dernières innovations (exhaussement des deux ailes, aménagement d'appartements modernes, réfection des cabines balnéaires) intéressent trop directement les clients de ce remarquable Etablissement pour que nous n'y revenions une fois encore. Nous devons donc les informer qu'ils trouveront ces progrès pleinement réalisés lorsqu'ils se présenteront aux Grands Thermes.

Argus.

## LES THÉÂTRES

**Théâtre de l'Œuvre** : Le Triomphe de la Raison, pièce en trois actes, de M. Romain Rolland. — Entretien d'un philosophe avec la maréchale de X, de Diderot.

Le théâtre de l'Œuvre nous a donné, avant-hier, une représentation aux Bouffes-Parisiens, représentation dont il a été assez peu parlé dans les journaux. Elle fut pourtant intéressante. Cette représentation est la dernière que donnera l'Œuvre : son directeur l'a annoncée, non sans mélancolie, en venant nommer l'auteur du Triomphe de la Raison. Après cinq ou six ans, M. Lugné-Poe a dû renoncer à une entreprise peu rémunératrice.

Deficiente peu, déficiente omne nia,

dit un vers bizarrement construit, mais trop vrai ! Il serait curieux de rappeler l'histoire de l'Œuvre, de dire pourquoi elle a échoué, alors que l'entreprise analogue du Théâtre libre a conduit M. Antoine à être l'heureux directeur d'un théâtre qui marche bien... Je crois que la raison essentielle de cet échec, que je regrette, comme je regrette toutes les mésaventures théâtrales, est dû à ceci : que M. Lugné-Poe a forcé la note. Il a, trop souvent, pris l'outrance pour le progrès, la folie pour la fantaisie, l'excentricité pour l'originalité. Même chez Nicolet, pour vouloir « aller de plus fort en plus fort », on finit par la chute.

Le spectacle dernier de l'Œuvre est, à mes yeux, un des plus intéressants qu'elle nous ait donnés, au moins depuis quelque temps. Je ne parle pas de l'Entretien de Diderot. Ces pages de l'admirable encyclopédisme sont un chef-d'œuvre que tout le monde connaît et apprécie à son prix. Mais la vivacité du dialogue est un trompe-l'œil. C'est une illusion de croire que, pour être de cette forme vivante, l'œuvre soit théâtrale. Il y manque l'action et, de plus, le lien et la préparation pour les idées abordées et jetées à pleines mains par la verve ordinaire de Diderot. Ce n'est pas une pièce de théâtre, c'est une « lecture ». Ceci dit,

pouvait y trébucher, s'y casser les jambes, s'y rompre le cou. Il n'y avait pas que de la joie dans l'aventure, puisque le résultat ne dépendait pas de lui. Il aurait à vaincre et à convaincre ; en aurait-il la force nécessaire, le courage surtout ? Il avait contre lui tous les souvenirs de Simone, mais maintenant il les jugeait, avec raison, moins dangereux pour lui que pour tout autre, les pouvant prévoir, les pouvant partager ; il y a des sujets qui, réservés, demeurent, qui, sans cesse remués, s'épuisent. Il avait pour lui l'Enfant. Encore là, il voyait clair. A cet enfant, si sa mère consentait, il apportait le luxe, le bonheur, la santé... tout ce que donne la richesse ; à cet enfant, il assurait l'avenir, lui déblayait les voies ; il le voyait jeune homme et lui disait : « Que veux-tu être ? choisis ! »

A ces rêves, son front brûlait ; il étouffait ; il s'approchait d'une fenêtre, l'ouvrait grande. C'était un mois de mars très doux, pluvieux, sans colère.

Dans le jardin de l'hôtel, les arbres se perdaient sous un brouillard léger. Et voici que, tout d'un coup, il imaginait Simone accoudée, près de lui, à ce même balcon de fer, tandis que Roger — devenu son fils à lui aussi — jouait dans ces allées. Son cœur fondait dans une mollesse suprême : il souhaitait cette réalité de toutes les aspirations de son âme... Tard, très tard, il trouvait sa route. Il y voulait marcher. Subitement, il se maîtrisa, redevenant calme, froid ; et alors, contemplant le désastre, il murmura, dans un sourire :

— Mon garçon, pour quelqu'un qui ne croit pas à l'amour, tu viens de divaguer de la belle façon !

III

Marceline. Cette vieille aux yeux bleus ridés sous un front étroit, à la face pâle dans tous les sens, gardait intacte,

couper d'obstacles, de fondrières ; il

passé par là. Et une autre ironie, bien amusante, se révélait à moi dans la

Par contre, quoique le Triomphe de la Raison soit une façon de poème philosophique et vaille surtout par cela, la forme

on est cependant assez théâtrale pour que l'anecdote puisse en être racontée.

La scène s'ouvre à Paris, en pleine Terreur, le jour des obsèques nationales de Marat. Fossette, un modeste, a recueilli chez elle un député girondin, son amant, Cranville, mais hors la loi, beau jeune homme qu'elle a épousé devant la Nature. Ça se faisait beaucoup à l'époque — et même avant et depuis.

Cranville a fait partager son asile à Faber, Girondin hors la loi comme lui-même, et à Adam Lux, le délégué de Mayence à la Convention, ce fou exquise qui fut l'amant posthume de Charlotte Corday. Ce dernier personnage est historique, les deux premiers ne se trouvent pas dans la liste des membres de la Convention, que je consulte. Il y a encore là le marquis de Maille, royaliste qui feint d'appartenir au parti des Girondins. Tandis que les proscriptions maudissent la victoire de la Commune et des Jacobins et s'apprêtent à aller tenter la résistance hors de Paris, le cortège des obsèques de l'Ami du peuple passe sous leurs fenêtres, aux cris de la foule et aux sons d'une marche funèbre de Gossec, auteur de beaucoup de chants révolutionnaires, quoiqu'il eût été, comme on disait alors, domestique du prince de Condé et de La Popelinière. Et, dans ce défilé, on voit, au milieu des piques des sectionnaires, le corps de Marat sous un voile rouge et la tête ceinte de lauriers. Ceci est de bel effet.

Au second acte, nous sommes dans un port de mer, qu'on ne désigne pas, peut-être La Rochelle, que les Girondins tiennent un moment, comme Bordeaux ? La ville est assiégée par les troupes de la Convention. Elle résiste. Cranville commande l'infanterie des Girondins et Faber l'artillerie des bastions. Mais la place est aux abois. Un espion, le capitaine Scévola, disciple et ami de Marat, a préparé un soulèvement populaire. Quoique arrêté, il reste menaçant et, faisant le sacrifice de sa tête, voue au bourreau celle des Girondins. Cependant, Maille, trouvant l'instinct propice, offre à Cranville et à Faber un moyen de se sauver. Il se démasque, s'avoue royaliste et leur offre d'ouvrir le port à la flotte anglaise qui croise au large. Cranville s'indigne, puis se résigne, en laissant Faber libre d'accepter le secours de l'étranger. Faber, tout d'abord, s'y résout. Mais quand il voit les Anglais s'approcher de la place, il fait tirer sur eux. La flotte s'éloigne et les chefs girondins — avec qui sont Lux et Fossette — n'ont plus qu'à se rendre aux conventionnels, à qui le peuple a facilité l'entrée de la place.

Ces deux actes, avec des défauts sur qui je reviendrai, sont, en somme, une suite de tableaux historiques de la Révolution qui ont le mérite d'avoir une belle couleur, de faire éclater la violence passionnée jusqu'à la folie de cette époque où la féroce des passions garda du moins de la grandeur. Mais, dans le troisième acte, l'auteur me paraît avoir touché à une superbe ironie, qui fait de ce tableau final une chose où mon esprit s'est attaché avec joie. Les sans-culottes vainqueurs, Scévola en tête, célèbrent leur victoire par une orgie dans une église profanée. Ils ont revêtu, pour danser la Carmagnole, les habits sacerdotaux et se saoulent dans les chiboires en chantant les refrains du Camp de Granpère, opéra-comique écrit par Gossec pour célébrer la défaite de la Gironde à Vernon. Un ténor belge, M. Dantu, a fort bien chanté cette ronde et aussi le chant d'honneur de Marat et de La Pelletier. Le tableau est pittoresque. Mais voici que le commissaire aux armées Ruault vient installer sur l'autel une fille représentant la déesse de la Raison. Il prononce à ce propos un discours qui est un délicieux pastiche de la langue révolutionnaire ; puis, à la mode antique, il fait défilé les vaincus devant l'image du dieu des vainqueurs. C'est ici que le symbole et l'ironie sont vraiment admirables. Les Girondins, philosophes ayant voué leur vie à la Raison, sont immolés devant la grossière idole en laquelle le peuple a transformé leur sublime et noble déesse.

N'importe, dit Cranville, il restera quelque chose de notre œuvre et c'est encore un triomphe de mourir en ayant l'image de la Raison, fût-elle monstrueusement défigurée !

Quant à Lux, comme il le voulait le faire à la Convention, il se poignarda, s'offrant en holocauste pour la paix future des hommes. Ceci est vraiment d'une belle ironie de philosophe. Le soufflé de Renan

a passé par là. Et une autre ironie, bien amusante, se révélait à moi dans la salle. On avait applaudi Marat, on avait applaudi les tirades furieuses de Scévola : on a applaudi le dernier tableau. Et je gagerais que pas un de ces enthousiastes révolutionnaires n'a soupçonné un instant qu'il applaudissait une œuvre magnifiquement réactionnaire, proclamant, usque dans la défaite et dans la mort, la supériorité des aristocrates de l'intelligence et des volontés individualistes, toujours incompris de la démocratie, méconnus, trahis, dévorés par elle et gardant, dans leur défaite, l'orgueil sublime d'avoir tout de même fait quelque chose d'utile pour la foule imbécile et sauvage et pardonnant — selon le mot tombé de la Croix — à ceux qui ne savent pas ce qu'ils font !

Le Triomphe de la Raison a été bien joué, en général, avec conviction et feu. On a remarqué une jeune actrice, Mlle Delvay (Fossette), d'une étrange beauté populaire, que l'auteur nous a montrée faite d'un mélange d'héroïsme et de terreur qui en fait une création très vraie, très « femme ». Mais quel regret qu'avec les qualités que montre M. Rolland, il laisse voir aussi une méconnaissance qui paraît systématique des nécessités du théâtre ! Au théâtre, le métier n'est pas tout, je le crève sur les toits ; mais rien n'est sans le métier. Il y a, dans cette œuvre, trois ou quatre invraisemblances : pas une qui ne pût être palliée avec un peu de précaution. Il y a un personnage exquise, ce fou charmant de Lux, qui rêvait d'immolation, de fraternité, d'amour, au milieu des horreurs de la Révolution, sorte de François d'Assise, mystique et atteint du divin délire du sacrifice. Ici, quoique bien joué par M. Luxeuil, ce personnage, dont le nom signifie Lumière, reste obscur. Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas présenté. Cette présentation au public, un vaudevilliste de troisième ordre ne l'eût pas oubliée. Pourquoi des hommes de talent, qui ont des pensées, qui ont des vues libres de philosophes, font-ils mentir, en abordant la scène, le diction qui dit que peut le plus peut le moins ? Ah ! que ceci m'irrite !

Henry Fouquier.

## COURRIER DES THÉÂTRES

Au Conservatoire : Voici les résultats des examens d'hier pour les classes d'instruments à vent (bois et cuivre). Ont été admis à concourir :

Flûte : MM. Jurisch (Georges), Sorel, Fleury, Bladet, Krauss, Montperrand, Bauduin, Dusausoy et Cardon.

Clarinets : MM. Bourbon (René), Bouillon, Clerc, Huis et Duphy.

Cor : MM. Fontaine, Capdeville, Janin, Mellin, Bernot et Alphonse.

Cornet à pistons : MM. Briol, Millico, Baudet (Edgard), Gamber (Lucien), Dubois (Gaston-Marie), Hancot, Langrand et Delfosse.

Trompette : MM. Jammé, Jeanjean, Leitert, Lamouret et Lécussant.

Trombone : MM. Delorme, Troupel, Couillard et Rey (Jean).

Dimanche, à l'Opéra : Représentation gratuite : la Burgonde.

Ouverture des portes à 6 h. 1/2.

A la Comédie-Française, on a répété hier en scène *Frère et Sœur*, de M. Veyrin, et, pour la première fois avec la figuration, un acte du *Mystère*, de M. Jacques Normand. Ces pièces passeront le 10 juillet.

M. Maurice Vaucaire, affecté d'une maladie d'yeux qui l'empêche de suivre l'étude de sa pièce, *Amoureuse à moitié*, a prié M. Claretie de ne donner cet acte que lorsque, revenu de la cure exigée, il pourra surveiller les dernières répétitions.

La pièce de M. Vaucaire ne fera donc pas partie du spectacle nouveau de la Comédie-Française, et il faut espérer une prompte guérison pour le sympathique auteur.

Les journaux ont raconté que Mlle Moreno était arrivée en retard — ce qui est vrai — aux fêtes de La Flèche en l'honneur de La Delibes, et l'administrateur général en a fait le reproche à la dévouée pensionnaire, très innocente du contretemps.

Mlle Moreno a, en effet, pris exactement le train à l'heure fixée par M. Auguste Dorchain lui-même, l'auteur des vers. Ce train ne pouvant arriver à La Flèche au moment voulu, c'est Mlle Dorchain qui a fait applaudir les vers de son mari, et Mlle Moreno, demeurée retenue à M. Jules Claretie, et qui avait tout appris la pièce à la gloire de Delibes, n'est descendue du train qu'après la cérémonie.

Ce long voyage lui a cependant permis de faire entendre le soir, et réapplaudir, les vers de M. Dorchain, qu'elle n'avait pu dire le matin, malgré sa bonne volonté.

C'est donc un remerciement spécial et non

entière, l'âme antique des esclaves dévoués. Dans sa cervelle obscure, parmi des confusions qu'elle dédaignait d'ailleurs, deux images restaient droites, lumineuses, centre de toute pensée : « Dieu, et mon maître ». Dieu, le dieu breton, indiscuté, et toujours bûni qui s'il mauvais ou bon, le dieu de la foi, sans raisonnement. Son maître, c'était William de Pontus, fils de son père, et père de Roger. A celui-là, elle restait donnée, d'esprit et de chair ; pour lui, elle aurait volé du pain, s'il avait eu faim ; du vin, s'il avait eu soif ; de l'or, s'il en avait eu l'envie. Quand William avait décidé son départ, elle lui avait dit :

— Je ne peux pas le suivre ?

— Non.

— C'est bien. Je mourrai.

Mais lui, tranquille, avait répliqué :

— Tu ne mourras pas, car j'ai besoin de toi.

Le visage de cette vieille s'était éclairé.

— Parle ; ce que tu diras, je le ferai.

— Je le sais. Ecoute bien. Je te charge d'élever Roger, mon fils, ton seigneur, le dernier des Pontus...

— Il a sa mère, qui ne voudra pas de moi.

— Sa mère l'acceptera, parce que ce sera ma dernière volonté, celle qu'on ne peut refuser. Et puis, tâche de comprendre ; ouvre tes vieilles oreilles ; ouvre ton cœur surtout. Mon fils !

Elle grogna :

— L'enfant — après toi, mon maître.

Il reprit :

— Mon fils !... Simone me hait à présent. Elle s'efforcera d







